

*« Abattre les murs et les frontières qui séparent les corps » – Entretien avec
László à propos de Dix chansons qui troublent le genre*

Justine Rabat : Comment as-tu choisi les dix chansons que tu analyses dans Dix chansons qui troublent le genre ? Comment as-tu composé ta playlist ?

László : En relisant Judith Butler – au fur et à mesure que je relisais *Trouble dans le genre*, *Défaire le genre*, ou encore *Ces corps qui comptent* – je faisais le tour de ma collection de vinyles, j’écoutais pas mal de chansons, je passais aussi pas mal de temps à rêver en regardant les pochettes des albums. Cela s’est fait de manière très physique et tactile, je passais des livres de Butler aux vinyles. Je ne suis pas passé par autre chose que ce format, le vinyle – je veux dire que je suis resté dans l’analogique, je n’ai pas utilisé Spotify, Deezer, YouTube, pour ne pas être influencé par des algorithmes – par les chansons qui auraient pu m’être proposées. Je ne voulais être influencé par d’autres choix que mes propres choix. Je ne voulais pas que les algorithmes interfèrent dans mes associations. J’ai donc plongé dans ma collection de vinyles, écouté des tonnes de chansons pour n’en choisir que dix – mais je savais dès le départ que je voulais parler de « Candy Says », c’est le point de départ du livre. J’ai donc voulu choisir des chansons qui pourraient venir *après* celle du Velvet, je veux dire par là des chansons qui résonnent avec la chanson écrite par Lou Reed. J’ai développé le lien entre les livres et les vinyles, les mots et les notes. Ce qui m’a permis, ce choix de l’analogique – j’ai écrit dans des carnets au début, sans ordinateur – en laissant les algorithmes de côté, pour composer une sorte d’autobiographie par chansons interposées dont je serais le seul à avoir la clé. Ces chansons évoquent toutes quelque chose pour moi – je me souviens quand je les ai écoutées pour la première fois, quand et où j’ai acheté les vinyles, la ville,

le disquaire, l'année – mais cette dimension-là est absente du texte, j'ai voulu adopter une approche critique et je m'y suis tenu. Je suis à la fois présent et absent. En échappant aux algorithmes, j'ai cherché à écrire une certaine forme d'absence, aller vers une forme de neutre.

J. R. : Quelle est la chanson qui compte le plus pour toi dans ta sélection ?

L. : Celle de Lou Reed. Parce que la description du rapport avec son propre corps que Lou Reed imagine et qu'il prête à Candy Darling – et qui le concerne complètement en réalité autant que Candy Darling, constitue une grande première dans l'histoire du rock. Sans cette chanson qui trouble complètement le genre dès 1969 les autres n'auraient pas été imaginables. Sans le Velvet et Lou Reed, oublie les Kinks (« Sister Ray » Davies...) et « Lola », les punks et X-Ray Spex (parce que Bowie n'aurait pas été Bowie sans Lou Reed et les punks anglais sans Bowie n'auraient pas pu exister, même si certains ont protesté contre lui), oublie Kraftwerk, les New York Dolls et Johnny Thunders, et toutes celles et tous ceux qui viennent après. Le premier album du VU, 1967, c'est l'An 01. Tout ce qui précède le VU, c'est la préhistoire du rock.

J. R. : Dans Dix chansons qui troublent le genre, tu multiplies les références à la littérature. Tu évoques Monique Wittig, Rimbaud, Borges, et Burroughs : penses-tu qu'il existe une littérature plus rock que les autres ?

L. : Par pure provocation, pour être tout à fait injuste et partial, je dirais que la littérature française est très peu rock, elle passe complètement à côté du rock, même quand elle parle de rock, ou peut-être *surtout* quand elle en parle. Les deux, littérature française et rock – s'ignorent poliment. Il existe une littérature qui est plus rock qu'une autre, la littérature anglaise-américaine, ce qui donne raison à Deleuze quand il parle de « supériorité anglaise-américaine ».

Plus sérieusement, en France, le côté rock de la littérature serait à chercher du côté de l'exception plutôt que de la règle, d'où le choix de Monique Wittig – soit dit en passant, je repense souvent à ce qu'elle écrit dans « La pensée straight » sur Lacan et la

psychanalyse : « Pour moi il n’y a aucun doute que Lacan ait trouvé dans ‘l’inconscient’ les structures qu’il dit y avoir trouvées puisqu’il les y avait mises auparavant. Celles (et ceux) qui ne sont pas tombées au pouvoir de l’institution psychanalytique peuvent éprouver un immense sentiment de tristesse devant le degré d’oppression (de manipulation) que les discours des psychanalysé(e)s manifestent. Car dans l’expérience analytique il y a un opprimé c’est le psychanalysé dont on exploite le besoin de communiquer et qui tout comme les sorcières jadis ne pouvaient sous la torture que répéter le langage que les inquisiteurs voulaient entendre n’a d’autre choix s’il ne veut pas rompre le contrat implicite qui lui permet de communiquer et dont il a besoin que d’essayer de dire ce qu’on veut qu’il dise. Il paraît que ça peut durer à vie¹. »

Pour revenir à ta question, pour moi, l’auteur le plus rock, c’est évidemment Rimbaud, qui devient rock par Patti Smith, à moins que ce ne soit l’inverse, que Patti Smith ne soit devenue rock le jour où elle a lu Rimbaud pour la première fois.

Pour la littérature rock évidemment, je pense à la Beat Generation, en partie pour le rapport au corps qui est développé et qui me fascine beaucoup, cette sensation de liberté que l’on retrouve dans *Sur la route* de Kerouac, dans les poèmes de Ginsberg ou même dans l’horreur absolue élaborée par Burroughs dans *Le festin nu*. Mais, pour moi, l’auteur le plus rock de tous reste Kafka, personne n’atteindra jamais le niveau d’incandescence atteint avec *La Métamorphose*.

J. R. Pour finir, je voudrais te poser la question suivante : quel lien vois-tu entre Lacan écoute les Cramps et Dix chansons qui troublent le genre ?

L. : Le fait de rapprocher deux sphères a priori opposées : d’un côté la philosophie, la psychanalyse, la littérature et de l’autre le rock, la culture pop. J’aurais envie d’exagérer les choses en disant qu’en rapprochant des domaines qui se rencontrent peu, pas assez ou pas du tout, il devient alors possible d’élaborer un nouveau rapport au(x) corp(s) : il devient possible de se sentir moins à l’étroit, il devient possible de se sentir un peu plus libre. Faire en sorte qu’il n’y ait pas d’opposition du type « haute/basse culture »,

1. Monique Wittig, « La pensée straight », *Questions Féministes*, No. 7 (Février 1980), p. 47.

« l'esprit/le corps », ce qui est sérieux et le corps, cela revient à faire un appel d'air. En abattant les cloisons, au moins sur le plan intellectuel, on peut apprendre à vivre différemment avec nos corps. La prochaine étape : abattre les murs et les frontières, bien réelles, qui séparent les corps.

Dix chansons qui troublent le genre / La Variation / 149 pages / parution : 05/04/2024

Lacan écoute les Cramps / La Variation / 125 pages / parution : 21/04/2023